



Saint-Simon

Mémoires

1721 - 1723

Additions

au Journal de Dangeau

VIII

ÉDITION ÉTABLIE PAR YVES COIRAULT

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

SAINT-SIMON

Mémoires

(1721-1723)

*Additions
au Journal de Dangeau*

VIII

ÉDITION ÉTABLIE PAR YVES COIRAULT

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1988.

Est-il plus bel éloge pour l'éditeur d'un grand texte que le *Sic vos non vobis* attribué à Virgile : « Ainsi de vos efforts le prix n'est pas pour vous » ? Il nous plaît néanmoins de rappeler ici l'immensité de nos dettes envers tous ceux qui nous ont précédés : Pierre Adolphe Chéruel, Arthur de Boislisle, Léon Lecestre, sans omettre les trop obscurs responsables de la Table générale analytique des *Mémoires* de Saint-Simon dans l'édition des « Grands Écrivains de la France », ni Mme Albert-Samuel qui, naguère, assumait l'ingrate tâche de réaliser l'index de la précédente édition de ces *Mémoires* dans la Bibliothèque de la Pléiade. Il reviendra à d'autres de décider si l'auteur de l'index de la présente édition fit un bon choix entre les nécessités de la pratique et l'exactitude « ric à rac » d'un inventaire absolument complet.

Comment ne pas évoquer tout ce que je dois à mes proches, à mes maîtres, aux collègues, confrères, amis — régnicoles ou non — dont les encouragements m'ont généreusement stimulé quand je pliais sous le poids des épreuves ? Et d'abord, et enfin, à l'ensemble du service de la Pléiade ? M'ayant confié la barre et le compas, M. Pierre Buge a, d'une main ferme, tracé la route et inscrit sur le portulan les plus redoutables récifs. Ses collaborateurs immédiats m'ont été d'un précieux secours. Je ne saurais oublier la dévouée et docte brigade des correctrices et correcteurs, dactylographes, décrypteurs, archilecteurs... Puissent-ils tirer le trait sur mes multiples impatiences, comme j'accepte de cancelier leurs trop justes exigences et les légitimes excès de leur curiosité.

Nous savons que, malgré les soins de toutes et de tous, des erreurs et des coquilles n'ont pas laissé d'échapper à nos filets et de traverser nos tamis. Sans excessive vanité, on peut affirmer cependant que celles-ci, eu égard à la masse, sont relativement rares. Deux siècles après l'édition pré-originale de Soulavie¹, on rêve encore d'un parcours sans faute. Il est doux de rêver. Mais l'infailibilité est un leurre : publier les *Mémoires*, c'est se battre à la fois contre Saint-Simon et contre le temps. Osons reprendre le mot salé de Lauzun : « Messeigneurs, on fera mieux une autre fois². »

Un volume d'*Œuvres diverses* viendra compléter, dans la même collection, ces *Mémoires*. S'il est présomptueux de trop promettre, il est d'assez bonne méthode de tout se promettre. Il ne peut être envisagé de reproduire « tout Saint-Simon », mais nous tenterons d'offrir ce qu'en marge ou en avant-texte des *Mémoires* notre duc écrivit de meilleur, sans oublier la correspondance, du moins ce qui nous en reste ; la vie était d'abord là, elle y palpite encore.

À Paris, le 12 juin 1988.

YVES COIRAULT.

1. *Mémoires de M. le duc de Saint-Simon, ou l'Observateur véridique* [...], 1788, 2 vol. in-12.

2. Voir p. 638.

*Mon départ de Paris
pour Madrid.*

*Je rencontre et confère
en chemin avec le duc
d'Ossone.*

Enfin je partis en poste le 23 octobre¹, ayant avec moi le comte de Lorges², mes enfants, l'abbé de Saint-Simon et son frère, et quelque peu d'autres. Le reste de la compagnie me joignit à Blaye, comme l'abbé de Mathan, et à Bayonne avec M. de Céreste³. Nous couchâmes à Orléans⁴, à Montrichard⁵ et à Poitiers. Allant de Poitiers coucher à Ruffec, je rencontrai le duc d'Ossone à Vivonne⁶. Je m'arrêtai pour le voir, et, sachant qu'il était à la messe, j'allai l'attendre à la porte de l'église. Comme il sortit⁷, ce fut⁸ des compliments, des accueils⁹ et des embrassades; puis nous allâmes ensemble à la poste, où lui et moi avions mis pied à terre; car il venait en poste aussi. Force compliments aux portes, où je voulus, comme de raison, lui faire les honneurs de la France. Nous montâmes dans une chambre, où on nous laissa seuls et où nous nous entretenîmes une heure et demie. Il parlait mal français, mais plus que suffisamment pour la conversation. Après un renouvellement de compliments sur les mariages et le renouvellement si étroit de l'union des deux couronnes, et les politesses personnelles sur nos deux emplois, il entra le premier en matière sur la joie des véritables Français et Espagnols, et le dépit amer des mauvais. Je fus surpris de le trouver si bien informé de nos cabales, et de ce qu'on appelait la vieille cour¹⁰. Sans avoir voulu nommer personne, il m'en désigna plusieurs, et rien ne pouvait être

plus clair que ses plaintes contre des gens entièrement attachés au roi d'Espagne jusqu'aux mariages, et qui, depuis ce moment, se déchaînaient et contre les mariages et contre l'Espagne. Il me dit que M. le duc d'Orléans avait plus d'ennemis de sa personne et de son gouvernement qu'il ne pensait, que je l'avertisse d'y prendre garde, et il ajouta que, dans l'état où en étaient les choses, on ne pouvait trop se hâter de part et d'autre de les finir. Il me parla, mais sans désigner personne, de force mouvements dans notre cour et à Paris pour retarder, dans le dessein de gagner du temps pour se donner celui de faire tout rompre, et qu'en Espagne on sentait le même esprit, et de l'intelligence¹; en même temps me protesta qu'il n'y avait personne qui osât s'hasarder² d'en parler au roi ni à la reine d'Espagne d'une manière directe, que tous efforts, quand même il en paraîtrait à Madrid, seraient inutiles; de la joie et de l'empressement de Leurs Majestés Catholiques, des avantages réciproques de cette réunion. Ce que j'exprime ici en peu de paroles en produisit beaucoup, parce qu'il fut d'abord énigmatique et fort réservé, et que l'ouverture ne vint qu'à peine sur tout ce que je lui dis pour le déboutonner³. Hors ce qui, de ma part, me sembla nécessaire pour y parvenir, et sans descendre en aucun particulier, on peut juger que j'eus les oreilles plus ouvertes que la bouche. Seulement je l'exhortai à s'ouvrir franchement et nominalement⁴ avec M. le duc d'Orléans, et je tâchai de lui persuader qu'il ne pouvait rendre un plus grand service, non seulement à ce prince, et dont il lui sût plus de gré, mais à Leurs Majestés Catholiques, à qui désormais ses intérêts étaient unis, et par amitié et pour la grandeur des deux couronnes. Il m'assura qu'il s'expliquerait avec M. le duc d'Orléans comme il faisait avec moi; mais, quoique j'insistasse qu'il lui nommât⁵ les personnes, et que je lui répondais du secret, je n'en pus tirer parole. Aussi ne m'en donna-t-il pas de négative⁶, mais je sentis bien à ses discours là-dessus que la politesse pour moi y avait plus de part que la volonté d'une entière confiance sur un article si important, mais si délicat. Nous nous séparâmes de la sorte, avec force compliments, accolades et protestations. Je ne pus, quoi que je pusse faire, l'empêcher⁷ de descendre; mais, à mon tour, il ne put m'obliger de monter dans ma breline⁷ qu'il ne se fût retiré⁸. Il était assez peu accompagné. Ma breline cassa en arrivant à Couhé, terre appartenant à M. de Vêrac⁹; il fallut y

mettre un autre essieu. J'y fus donc plus de trois heures, que j'employai à écrire à M. le duc d'Orléans et au cardinal Dubois le récit de cette conférence¹, et aller voir le château et le parc un moment. Ces retardements me firent arriver sur le minuit à Ruffec, où j'étais attendu de bonne heure par force noblesse de la terre et du pays, à qui je donnai à dîner et à souper les deux jours que j'y séjournai. J'eus un vrai plaisir d'y embrasser Puyrobert², qui était lieutenant-colonel du régiment Royal-Roussillon du temps que j'y avais été capitaine. De Ruffec, j'allai en deux jours à La Cassine³, petite maison à quatre lieues de Blaye que mon

*Je passe et séjourne
à Ruffec, à Blaye
et à Bordeaux, et y fais
politesse aux jurats.*

père avait bâtie au bord de ses marais de Blaye, que je pris grand plaisir à visiter; j'y passai la veille et le jour de la Toussaint, et, le lendemain, je me rendis de fort bonne heure à Blaye, où je séjournai deux jours⁴. J'y trouvai plusieurs personnes de qualité, force noblesse du pays et des provinces voisines, et Boucher⁵, intendant de Bordeaux, beau-frère de Le Blanc, qui m'y attendait, et auxquels je^a fis grand-chère soir et matin pendant ce court séjour. Je l'employai bien à visiter la place dedans et dehors, le fort de L'Isle et celui de Médoc vis-à-vis Blaye⁶, où je passai par un très fâcheux temps. Mais je les voulais voir, et j'y menai mon fils, qui avait la survivance de mon gouvernement⁷. Nous passâmes à Bordeaux par un si mauvais temps, que tout le monde me pressait de différer; mais on ne m'avait permis que ce peu de séjour, que je ne voulus pas outrepasser. Boucher avait amené son brigantin⁸ magnifiquement équipé, et tout ce qu'il fallait de barques pour le passage de tout ce qui m'accompagnait et de tout ce qui était venu me voir à Blaye, dont la plupart passèrent à Bordeaux avec nous. La vue du port et de la ville me surprirent⁹, avec plus de^b trois cents bâtiments de toutes nations rangés sur deux^c lignes sur mon passage, avec toute leur parure, et grand bruit de leur canon et de celui du Château-Trompette¹⁰. On connaît trop Bordeaux pour que je m'arrête à décrire ce spectacle; je dirai seulement qu'après le port de Constantinople la vue de celui-ci est en ce genre ce qu'on peut admirer de plus beau¹¹. Nous trouvâmes force compliments et force carrosses au débarquement, qui nous conduisirent chez l'intendant, où les jurats de Bordeaux vinrent me complimenter en habit de cérémonie¹². Comme ces messieurs sont les uns de qualité,

les autres considérables, et que cette jurade est extrêmement différente en tout des autres corps de ville¹, je me tournai vers l'intendant après leur avoir répondu, et je le priai de trouver bon que je les conviasse de souper avec nous; ils me parurent sensibles à cette politesse à laquelle ils ne s'attendaient pas, allèrent quitter leurs habits², et revinrent souper. Il n'est pas possible de faire une plus magnifique chère ni plus délicate que celle que l'intendant nous fit soir et matin, ni faire mieux les honneurs de la ville et de leur logis que nous les firent l'intendant et sa femme³ les trois jours⁴ que j'y séjournai, n'ayant pu y être moins pour l'arrangement du voyage. L'archevêque et le premier président n'y étaient point⁴; le parlement était en vacances. Néanmoins je vis le Palais⁵, et ce qu'il y avait à voir dans la ville. Quoiqu'on me dégoûtât de voir l'hôtel de ville, qui est vilain⁶, je persistai à vouloir y aller; je voulais faire une autre civilité aux jurats, sans conséquence. Ils s'y trouvèrent; je leur dis que c'était beaucoup moins la curiosité qui m'amenait dans un lieu où on^d m'avait averti que je ne trouverais rien qui méritât d'être vu, que le désir d'une occasion de leur rendre à tous une visite⁷, ce qui me parut leur avoir plu extrêmement. Enfin, après avoir bien remercié M. et Mme Boucher, nous partîmes, traversâmes les grandes Landes⁸, et arrivâmes à Bayonne, où nous mîmes pied à terre chez d'Adoncourt, qui y commandait très dignement⁹, et y était adoré en servant parfaitement le Roi. Mes enfants et moi logeâmes chez lui, et tout mon

*Arrivée à Bayonne.
Adoncourt et Druillet,
commandant et évêque
de Bayonne; quels.*

monde dans le voisinage. Le changement de voitures pour nous et pour le bagage nous y retint quatre jours¹⁰, pendant lesquels rien ne se peut ajouter aux soins d'Adoncourt, à sa politesse aisée et sans compliments, et à sa chère soir et matin, propre, grande, excellente. Il était venu accompagné d'officiers une lieue au-devant de nous. J'étais dès lors monté à cheval. L'artillerie, les compliments, il fallut essayer cela comme à Bordeaux, et, pour ne le pas répéter, ce fut la même chose au retour, excepté à Blaye où je le défendis. Druillet¹¹, évêque de Bayonne, me vint voir, puis dîner avec nous et ce qu'il y avait de plus principal dans la ville, mais en fort petit nombre. Je fus le lendemain chez ce prélat, qui était pieux, savant, et toutefois de bonne compagnie, et parfaitement aimé dans son diocèse et dans tout

le pays. J'allai voir la citadelle, les forts, et tout ce qu'il y avait qui méritât quelque curiosité¹.

Pecquet père et fils; quels.

Pecquet², qui avait été longtemps premier commis de M. de Torcy, et qui, pour dire le vrai, avait fait toutes les affaires étrangères tant que le maréchal d'Huxelles les avait eues, m'avait prié que son fils vînt en Espagne et fût chez moi, et il avait pris les devants quelques jours auparavant. Je trouvai un

Impatience de Leurs Majestés Catholiques de mon arrivée, qui la pressent par divers courriers.

courrier de Sartine arrivé à Bayonne une heure avant moi³. Sartine me mandait du 5, à onze heures du soir, que le roi d'Espagne, ayant appris que Pecquet était arrivé la veille,

était très fâché de mon retardement, d'où résultait⁴ celui de l'échange des Princesses, qui essuieraient le plus mauvais temps de l'hiver; que Leurs Majestés Catholiques n'attendaient que mon arrivée pour se mettre en chemin pour Burgos, jusqu'où elles avaient résolu de conduire l'Infante, et qu'elles désiraient extrêmement que je pressasse ma marche. Sartine tâcha inutilement de les détourner de ce voyage. Il ajouta de lui-même que Leurs Majestés Catholiques seraient sensiblement mortifiées⁴, si le départ de Mlle de Montpensier se retardait d'un moment du jour fixé, et que le marquis de Grimaldo lui envoyait, à l'heure qu'il m'écrivait, un courrier par ordre du roi d'Espagne, pour me le dépêcher et apporter ma réponse. Je répondis à Sartine que je le priais de représenter à Leurs Majestés Catholiques que, de ma part, je n'avais rien oublié ni n'oublierais pour hâter mon voyage⁵; que les circonstances des précautions à l'égard de la peste avaient empêché mes équipages de passer, ni rien pu faire préparer sur la route pour la diligenter⁶, parce que les passeports d'Espagne⁶ n'étaient arrivés que le 29 du mois dernier, et que, ces passeports étant pour le chemin qui passe à Vitoria⁷, plus long que celui de Pampelune, que je voulais prendre, [cela] me retardait encore; qu'au surplus mon arrivée à Madrid plus ou moins avancée ne pouvait rien influencer sur le départ de Mlle de Montpensier, fixé au 15 de ce mois; que tout le désir du Roi et de M. le duc d'Orléans de l'avancer était inutile, par l'impossibilité que les préparatifs pussent être prêts⁸ plus tôt; que, de Paris à la frontière, elle mettrait cinquante jours⁹ par la difficulté des chemins et la quantité d'équipages, d'où il résultait que, de Madrid à la

frontière, le chemin étant plus court d'un tiers, l'Infante ne^e pouvait être pressée de partir pour arriver juste au lieu de l'échange, et que, par conséquent, j'aurais tout le temps nécessaire pour m'acquitter de toutes les fonctions préalables à son départ, qui n'en pourra être retardé d'un seul moment.

*Audiences de la reine
douairière d'Espagne.*

*Son logement. Elle me
fait traiter à dîner.*

Son triste état.

Le 9, lendemain de mon arrivée à Bayonne, j'envoyai faire compliment à la duchesse de Linarès¹, camarera-mayor de la reine douairière d'Espagne, et la prier^b de lui demander audience pour moi pour l'après-dinée. Je reçus en réponse un compliment de la reine. Ses carrosses vinrent me prendre, et me conduisirent chez elle. Véritablement je fus étonné en y arrivant. Elle s'était retirée depuis assez longtemps dans une maison de campagne² fort proche de la ville, qui n'avait que deux fenêtres de face sur une petite cour, et guère plus de profondeur. De la cour, je traversai un petit passage et j'entrai dans une pièce plus longue que large, très communément meublée, qui avait vue sur un beau et grand jardin. Je trouvai la reine qui m'attendait, accompagnée de la duchesse de Linarès et de très peu de personnes. Je lui fis le compliment du Roi, et lui présentai sa lettre³. On ne peut répondre plus poliment qu'elle fit à l'égard du Roi, ni avec plus^c de bonté pour moi. La conversation fut sur la joie des mariages, le temps de l'échange, et sur mon voyage. Elle était debout, sans siège derrière elle; je ne me couvris point et n'en fis pas même le semblant⁴. La duchesse de Linarès et d'Adoncourt entrèrent seuls un peu dans la conversation. Je lui présentai mes enfants et ces messieurs qui étaient avec moi, à qui elle dit quelque chose, cherchant à leur parler à tous avec un air d'attention et de bonté et en fort bon français. Elle était fort grande, droite, très bien faite, de grand air, de bonne mine, qui laissait voir qu'elle avait eu de la beauté. Elle me demanda beaucoup des nouvelles de Madame⁵. Tout son habillement était noir et sa coiffure avec un voile, mais qui montrait des cheveux, et sa taille paraissait aussi. Ce vêtement n'était ni français⁶ ni espagnol, avec une longue queue, dont la duchesse de Linarès tenait le bout, mais fort lâche. C'était un habit de veuve, mais mitigé, avec une longue et large attache devant le haut du corps de très beaux diamants. Pour la duchesse de Linarès, son habit

m'effraya : il était tout à fait de veuve¹ et ressemblait en tout à celui d'une religieuse. Je ne dois pas oublier que je présentai aussi à la reine les^a compliments et une lettre de M. le duc d'Orléans², à quoi elle répondit avec une grande politesse. Au sortir de l'audience, elle me fit inviter à dîner pour le^b lendemain, dans une maison de Bayonne où le gros de ses officiers demeuraient, et où elle a aussi logé³. J'y allai, sur l'exemple du comte de San-Estevan-del-Puerto^d allant au congrès de Cambrai, et, tout à l'heure⁵, du duc d'Ossone venant en France. Le sieur de Bruges⁶, qui était chef de la maison de la reine douairière, fit les honneurs du festin très bon et très magnifique, où se trouva l'évêque de Bayonne, d'Adoncourt, et tout ce qui m'accompagnait de principal. J'eus une seconde audience de la reine pour la remercier du repas et prendre congé d'elle⁷. La conversation fut plus longue et plus familière que la première fois. Elle finit par m'exposer le très triste état où elle se trouvait, faute de tout paiement d'Espagne depuis des années, et me prier d'en parler à Leurs Majestés Catholiques et de lui procurer quelque secours^e sur ce qui lui était si considérablement dû.

J'appris d'Adoncourt plusieurs petits détails touchant les efforts tentés à Paris et à la cour pour faire différer les mariages dans la vue de profiter de ce délai pour tâcher de les rompre, mais qui ne me donnèrent pas grande lumière là-dessus. Ce que je démêlai seulement fut qu'Adoncourt, qui avait de grands commerces en Espagne pour tenir la cour bien avertie de tout, et qui y était même en liaison avec plusieurs seigneurs, avait eu plus de part que moi en la confidence du duc d'Ossone qui lui avait nommé des personnages de cette intrigue, tant de notre cour que de celle d'Espagne. Je l'exhortai à en instruire le cardinal Dubois, auquel je le mandai⁸.

Passant les Pyrénées⁹, je quittai, avec la France¹⁰, les pluies et le mauvais temps qui ne m'avaient pas quitté jusque-là, et trouvai un ciel pur et une température charmante, avec des échappées de vues et des perspectives qui changeaient à tous moments, qui ne l'étaient pas moins¹¹. Nous étions tous montés sur des mules dont le pas est grand et doux¹². Je me détournai en chemin à travers de hautes montagnes¹³ pour aller voir Loyola¹⁴, lieu fameux par la naissance de

Passage des Pyrénées.

Je vais voir Loyola.

saint Ignace, situé tout seul près d'un ruisseau assez gros, dans une vallée fort étroite¹, dont les montagnes de roche qui la serrent des deux côtés doivent faire une glacière quand elles sont couvertes de neige, et une tourtière² en été. Nous trouvâmes là quatre ou cinq jésuites fort polis et fort entendus³, qui prenaient soin du bâtiment prodigieux qui y était entrepris pour plus de cent jésuites et une infinité d'écoliers⁴, dans le dessein de faire de cette maison un noviciat, un collège, une maison professe, qu'elle servît à tous les usages auxquels sont destinées leurs différentes maisons, et le chef-lieu de leur Compagnie. Ils nous firent voir le petit logis primitif du père de saint Ignace⁵, qui est une maison de cinq ou six fenêtres, qui n'a qu'un rez-de-chaussée pour le ménage, un étage au-dessus, et plus haut un grenier. Ce serait tout au plus le logis d'un curé, et ne ressembla jamais en rien à un château. Nous vîmes la chambre où saint Ignace, blessé à la guerre, fut longtemps couché, et eut sa fameuse révélation touchant la Compagnie dont il devait être l'instituteur⁶, et l'écurie où sa mère voulut aller accoucher de lui, qui est au-dessous, par dévotion pour l'étable de Bethléem. Rien de plus bas, de plus étroit, de plus écrasé que ces deux pièces; rien aussi de si éblouissant d'or, qui y brille partout. Il y a un autel dans chacune des deux, où le saint sacrement repose, et ces deux autels sont de la dernière magnificence⁷. La maison des jésuites qu'ils allaient détruire pour leur immense bâtiment était fort peu de chose, et pour loger au plus une douzaine de jésuites. L'église nouvelle était presque achevée, en rotonde, d'une grandeur et d'une hauteur qui surprend⁸, avec des autels pareils entre eux, tout^a autour, en symétrie; l'or, la peinture, la sculpture, les ornements de toutes les sortes et les plus riches répandus partout avec un art prodigieux, mais sage⁹; une architecture correcte et admirable, les marbres les plus exquis¹⁰, le jaspe, le porphyre, le lapis, les colonnes unies, torsées, cannelées¹¹, avec leurs chapiteaux et leurs ornements de bronze doré, un rang de balcons entre chaque autel, et de petits degrés de marbre pour y monter, et les cages incrustées, les autels et ce qui les accompagne admirables : en un mot, un des plus superbes édifices de l'Europe, le mieux entendu et le plus magnifiquement orné. Nous y prîmes le meilleur chocolat dont j'aie jamais goûté¹², et, après quelques heures de curiosité et d'admiration, nous regagnâmes notre route et notre

gîte, fort tard et avec beaucoup de peine¹. Nous arrivâmes le 15 à Vitoria, où je trouvai la députation de la province qui m'attendait avec un grand présent d'excellent vin *rancio*²; c'étaient quatre gentilshommes considérables qui étaient à la tête des affaires du pays. Je les conviai à souper, et le lendemain à déjeuner avec nous : ils parlaient français, et je fus surpris de voir les Espagnols si gais et de si bonne compagnie à table. La joie du sujet de mon voyage éclata partout où je passai en France et en Espagne et me fit bien recevoir. On se mettait aux fenêtres et on bénissait mon voyage. À Salinas³, entre autres, où je passais sans m'arrêter, des dames, qui, à voir leur maison et elles-mêmes aux fenêtres, me parurent de qualité, me^a demandèrent de si bonne grâce de voir un moment celui qui allait conclure le bonheur de l'Espagne, que je crus qu'il était de la galanterie de monter chez elles. Elles m'en parurent ravies, et j'eus toutes les peines du monde à m'en débarrasser pour continuer mon chemin.

Trois courriers l'un sur l'autre pour presser mon voyage. Je laisse mon fils aîné, fort malade, à Burgos, et poursuis ma route sans m'arrêter. Cause de l'impatience de Leurs Majestés Catholiques.

Je trouvai à Vitoria un courrier de Sartine pour me presser d'arriver, mais dont la date était antérieure au retour de son courrier de Bayonne⁴. Mais, étant le 17, à cinq heures du matin, prêt à partir de Miranda d'Ebro, arriva un autre courrier de Sartine, qui me mandait que les raisons, quoique sans réplique, que je lui avais écrites de Bayonne, n'avaient point ralenti l'extrême empressement de Leurs Majestés Catholiques; sur quoi je le priai de me faire tenir des relais le plus qu'il pourrait, à quelque prix que ce fût, pour presser mon voyage tant qu'il me serait possible. J'arrivai le 18 à Burgos⁵, où je comptais séjourner, pour voir au moins un jour ce que deviendrait une fièvre assez forte qui avait pris à mon fils aîné, qui m'inquiétait beaucoup⁶, en attendant que mes relais pussent se préparer; mais Pecquet⁷ arriva pour presser de nouveau ma marche, et si vivement qu'il fallut abandonner mon fils et presque tout mon monde. L'abbé de Mathan voulut bien demeurer avec lui pour en prendre soin et ne le point quitter. J'appris par Pecquet la cause d'une si excessive impatience. C'est que la reine, qui n'aimait point le séjour de Madrid, pétillait⁸ d'en sortir pour aller à Lerma⁹, où on

l'avait assuré[e] qu'elle trouverait une chasse fort abondante. Pecquet me dit que^a M. de Grimaldo et Sartine n'avaient rien oublié pour rompre, au moins différer ce voyage, mais que l'impatience avait été nourrie et augmentée par Maulévrier, enragé de voir arriver un ambassadeur de naissance et de dignité personnelle¹, et qui n'avait pu s'empêcher de dire qu'il l'aurait plus patiemment souffert si c'eût été le duc de Villeroi, La Feuillade ou le prince de Rohan². Ce sieur Andrault, si délicat pour soi, ne cherchait pas les amis de M. le duc d'Orléans par le désir de ces messieurs³, et, outre qu'il s'oubliait bien lui-même, il perdait promptement la mémoire qu'il avait été laissé à mon choix de lui donner ou non le caractère d'ambassadeur, que par conséquent il me devait⁴, et qui, en cette occasion surtout, l'honorait fort au-delà de ses espérances. Toutefois je résolus de n'en faire aucun semblant, et de vivre avec lui comme si j'eusse ignoré ce que je venais d'apprendre; mais je le mandai au cardinal Dubois⁵. Je partis donc de Burgos⁶ le 19 avec mon second fils, le comte de Lorges, M. de

Arrivée à Madrid, où je suis incontinent visité des plus grands, sans exception de ceux à qui je devais la première visite.

Céreste (ces deux derniers ne vinrent qu'un peu après ensemble), l'abbé^b de Saint-Simon, son frère, le major de son régiment, et très peu de domestiques. Nous trouvâmes peu de relais, et mal établis, marchâmes jour et nuit, sans nous coucher, jusqu'à Madrid, nous servant des voitures des corrégidors où nous pûmes, tellement que je fus obligé de faire les dernières douze lieues à cheval en poste, qui en valent le double d'ici⁷. Nous arrivâmes de la sorte à Madrid le vendredi 21^r, à onze heures du soir. Nous trouvâmes à l'entrée de la ville, qui n'a ni murailles, ni portes, ni barrières, ni faubourgs, des gens en garde qui demandèrent qui nous étions et d'où nous venions, et qu'on y avait mis exprès pour être avertis du moment de mon arrivée. Comme j'étais fort fatigué d'avoir toujours marché sans arrêter depuis Burgos, et qu'il était fort tard, je répondis que nous étions des gens de l'ambassadeur de France, qui arriverait le lendemain. Je sus après que, par le calcul de Sartine, de Grimaldo, et de Pecquet arrivé devant moi, ils avaient tous compté que je ne serais à Madrid que le 22⁸. Dès que je fus chez moi, j'envoyai chercher Sartine pour prendre langue avec lui, fermai bien ma porte, et donnai

ordre de dire à quiconque pourrait venir qu'on ne m'attendait que le lendemain. Je sus par Sartine que grâces¹ à ses précautions et aux peines que le duc de Liria² en avait bien voulu prendre, j'aurais le surlendemain de quoi me mettre en public, et que huit jours³ après je serais en état d'avoir tous mes équipages, et de prendre mon audience solennelle. Cependant tout ce qui n'était point destiné à demeurer à Burgos avec mon fils aîné arriva en poste à la file, en sorte que personne et que rien ne me manqua. Le lendemain matin samedi 22, de⁴ bonne heure, Sartine accompagna mon secrétaire³ chez le marquis de Grimaldo, tandis que j'envoyai faire les messages accoutumés quand on arrive aux ministres des cours étrangères. Grimaldo, surpris et fort aise de mon arrivée, qu'il n'attendait que le soir de ce jour, fut⁴ au palais le dire à Leurs Majestés Catholiques, qui, dans leur impatience de partir, furent ravies. Du palais, Grimaldo vint chez moi au lieu d'attendre ma première visite⁵ : il me trouva avec Maulévrier, le duc de Liria et quelques autres. Ce fut apparemment sur l'exemple de⁴ Grimaldo que les trois charges⁶ vinrent aussi chez moi, le marquis de Santa-Cruz⁷, majordome-major de la reine, et très bien avec elle; le duc d'Arcos⁸; le marquis de Bedmar⁹, président du Conseil de guerre et de celui des ordres et chevalier de celui du Saint-Esprit; le duc de Veragua¹⁰, président du conseil des Indes, tous grands d'Espagne; l'archevêque de Tolède¹¹, le grand inquisiteur évêque de Barcelone¹², presque tous ayant le vain titre de conseillers d'État. La plupart vinrent le matin, les autres l'après-dînée, et, les jours suivants, tout ce qu'il y eut à Madrid de grands, de seigneurs et de ministres étrangers. Le gouverneur du conseil de Castille¹³, qui ne visite jamais personne, ni n'envoie¹⁴, si ce n'est pour affaires, envoya me complimenter, quoique je n'eusse point envoyé chez lui par la raison que je dirai lorsque je parlerai de cette première charge d'Espagne¹⁵. Castelar¹⁶, secrétaire d'État pour la guerre, vint aussi chez moi ce même jour. Le duc de Liria se disposait à venir une lieue au-devant de moi avec Valouse et Sartine, et de son côté Maulévrier avec Robin¹⁷. Grimaldo me témoigna la joie¹⁸ de Leurs Majestés Catholiques de mon arrivée et après m'avoir fait les plus gracieux compliments pour lui-même, me donna le choix de leur part de les aller saluer ce même matin ou dans l'après-dînée. Je crus l'empressement mieux séant, et j'y allai avec

lui sur-le-champ dans le carrosse de Maulévrier, qui y vint aussi. De cette sorte fut levée toute difficulté sur la première visite à l'égard de tous ceux à qui elle était due de ma part, et de ceux qui la pouvaient prétendre, dont j'eus le sang bien rafraîchi¹.

*Je fais ma première
révérence à Leurs
Majestés Catholiques
et à leur famille.*

Nous arrivâmes au palais² comme le roi était sur le point de revenir de la messe, et nous l'attendîmes dans le petit salon qui est entre le salon des Grands et celui des Miroirs, dans lequel personne n'entre que mandé. Peu de moments après, le roi vint par le salon des Grands. Grimaldo l'avertit comme il entra dans le petit salon. Il vint à moi aussitôt, précédé et suivi d'assez de courtisans, mais qui ne ressemblait³ pas à la foule des nôtres. Je lui fis ma profonde révérence; il me témoigna sa joie de mon arrivée, demanda des nouvelles du Roi, de M. le duc d'Orléans, de mon voyage et des⁴ nouvelles de mon fils aîné, qu'il avait su être demeuré malade à Burgos, puis entra seul dans le cabinet des Miroirs⁴. À l'instant je fus environné de toute la cour, avec des compliments et des témoignages de joie des mariages et de l'union des deux couronnes. Grimaldo et le duc de Liria me nommaient les seigneurs, qui presque tous parlaient français, aux civilités infinies desquels je tâchai de répondre par les miennes. Un demi-quart d'heure après que le roi fut rentré, il m'envoya appeler. J'entrai seul dans le salon des Miroirs, qui est fort vaste, bien moins large que long. Le roi, et la reine à sa gauche, étaient presque au fond du salon, debout et tout joignant l'un l'autre. J'approchai avec trois profondes révérences, et je remarquerai une fois pour toutes que le roi ne se couvre jamais qu'aux audiences publiques, et quand il va et vient de la messe en chapelle, terme que j'expliquerai en son lieu⁵. L'audience dura demi-heure⁶ (car c'est toujours eux qui congédient), à témoigner leur joie, leurs désirs, leur impatience, avec un épanchement infini, très bien aussi sur M. le duc d'Orléans et sur le désir de rendre Mlle de Montpensier heureuse, sur un portrait d'elle⁷ et un autre du Roi qu'ils me montrèrent. À la fin de la conversation, où la reine parla bien plus que le roi, dont néanmoins la joie éclatait avec ravissement, ils me firent l'honneur de me dire qu'ils me voulaient faire voir les Infants, et me commandèrent de les suivre. Je traversai seul à leur suite la chambre et le cabinet de la reine, une galerie intérieure, où

il se trouva deux dames de service et deux ou trois seigneurs en charge, qui apparemment avaient été avertis, comme je l'expliquerai ailleurs, et passai avec cette petite suite toute cette galerie, au bout de laquelle était l'appartement des Infants. Je n'ai point vu de plus jolis enfants, ni mieux faits, que don Ferdinand et don Carlos¹, ni un plus beau maillot² que don Philippe. Le roi et la reine prirent plaisir à me les faire regarder, et à les faire tourner et marcher devant moi de fort bonne grâce. Ils entrèrent après chez l'Infante, où je tâchai d'étaler le plus de galanterie que je pus. En effet, elle était charmante avec un petit air raisonnable et point embarrassé³. La reine me dit que l'Infante commençait à apprendre assez bien le français, et le roi qu'elle oublierait bientôt l'Espagne. « Ho ! s'écria la reine, non seulement l'Espagne, mais le roi et moi, pour ne s'attacher qu'au Roi son mari », sur quoi je tâchai de ne pas demeurer muet⁴. Je sortis de là à la suite de Leurs Majestés Catholiques, que je suivis à travers cette petite galerie et leur appartement. Elles me congédièrent aussitôt avec beaucoup de témoignages de bonté, et, rentré dans le salon avec tout le monde, j'y fus environné de nouveau avec force compliments. Peu de moments après, le roi me fit rappeler pour voir le prince des Asturies, qui était avec Leurs Majestés dans ce même salon des Miroirs. Je le trouvai grand, et véritablement fait à peindre ; blond et de beaux^a cheveux, le teint blanc avec de la couleur, le visage long, mais agréable^b, les yeux beaux, mais trop près du nez. Je lui trouvai beaucoup de grâce et de politesse. Il me demanda fort des nouvelles du Roi, puis de M. le duc d'Orléans et de Mlle de Montpensier, et du temps de son arrivée. Leurs Majestés Catholiques me témoignèrent beaucoup de satisfaction de ma diligence, me dirent qu'ils avaient retardé leur voyage pour me donner le temps de me mettre en état de prendre mes audiences ; qu'une seule suffirait pour faire la demande de l'Infante et l'accorder, que les articles⁵ pourraient être signés la veille de cette audience, et l'après-dînée de ce jour de l'audience signer le contrat. Ensuite ils me demandèrent quand tout serait prêt ; je leur dis que ce serait le jour qu'il leur plairait, parce que, tout ce que je faisais préparer n'étant que pour leur en faire ma cour, je croirais y mieux réussir avec moins pour ne pas retarder leur départ, que de différer pour étaler tout ce à quoi on travaillait encore. Il me parut que^d cette

réponse leur plut fort; mais elles ne voulurent jamais déterminer le jour, sur quoi enfin je leur proposai le mardi suivant¹. La joie de cette promptitude parut sur leur visage; et me témoignèrent² m'en savoir beaucoup de gré. Là-dessus, le roi se recula un peu, parla bas à la reine, et elle à lui, puis se rapprochèrent du prince des Asturies et de moi, et fixèrent leur départ au jeudi suivant, 27 du mois. Tout³ de suite ils me permirent non seulement de les y suivre, mais m'ordonnèrent de⁴ les suivre de près, parce que l'incommodité des logements ne permettait qu'à peine aux officiers de service les plus nécessaires de les accompagner dans la route⁵. Ce fut la fin de toute cette audience. Maulévrier seul me remena⁶ chez moi, où je trouvai don Gaspard Giron⁷, l'ancien des⁸ quatre majordomes, qui s'était emparé de ma maison avec les officiers du roi, qui me traita magnifiquement avec beaucoup de seigneurs qu'il avait invités, et fit toujours les honneurs, ce qui, quoi que je pusse faire, dura jusqu'au mercredi suivant inclus, avec un carrosse du roi toujours à ma porte pour me servir. Mais, à ce dernier égard, j'obtins enfin que cela ne durerait que trois jours, pendant lesquels il fallut toujours m'en servir; il était à quatre mules, avec un cocher du roi et quelques-uns de ses valets de pied en livrée. Ce traitement de table et de carrosse est une coutume à l'égard des ambassadeurs extraordinaires. Si je m'étends sur les honneurs que j'ai reçus⁹, c'est un récit que je dois à l'instruction et à la curiosité, plus encore à la joie extrême du sujet de cette ambassade, qui fit passer par-dessus toutes règles, comme pour les premières visites, et en bien d'autres choses, ainsi qu'aux accueils et aux empressements que je reçus de tout le monde, et qui furent toujours les mêmes

*Conduite très singulière
et toute opposée des ducs
de Giovenazzo
et de Popoli avec moi.*

tant que je demeurai en Espagne. La conduite de deux seigneurs principaux me surprit¹⁰ également par leur opposition à mon égard. Cellamare, qui avait pris le nom de duc de Giovenazzo depuis la mort de son père, et qui était grand écuyer de la reine, surpassa toute cette cour en empressements pour moi, et chez moi et au palais, en protestations de joie de l'union et des mariages, d'attachement et de reconnaissance des bons traitements qu'il avait reçus en France, me conjura que le Roi et M. le duc d'Orléans en fussent informés, et se répandit assez inconsidérément en tendresse pour le maré-

Appel de l'abbé de Pomponne: 705 — 1690. Le Parlement donne une fille au duc de Choiseul.: 705 — 1691. Des gentilshommes fermiers des princes du sang: 705.

LE BONHEUR DES NEUFVILLE-VILLEROI

I. Nicolas de Neufville, marquis, puis duc de Villeroi	707
II. François, dit le maréchal de Villeroi	707

NOTES ET VARIANTES

MÉMOIRES DE SAINT-SIMON

Notes et variantes	713
--------------------	-----

ADDITIONS DE SAINT-SIMON AU JOURNAL DE DANGEAU

Notes et variantes	1084
--------------------	------

RELIQUAT DES ADDITIONS AU JOURNAL DE DANGEAU

Notes et variantes	1088
--------------------	------

LE BONHEUR DES NEUFVILLE-VILLEROI

Notes	1098
-------	------

Choix bibliographique	1101
Index	1105
Table des appendices	1831
Table de concordance	1859

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

LES « MÉMOIRES » DE SAINT-SIMON

de l'année 1721 (depuis « Mon départ de Paris pour Madrid. Je rencontre et confère en chemin avec le duc d'Ossone ») à l'année 1723 (jusqu'à « Conclusion »).

Appendices :

Additions de Saint-Simon au Journal de Dangeau

Reliquat des additions au Journal de Dangeau

Le Bonheur des Neufville-Villeroi

Notes et variantes

Choix bibliographique

Index et tables

par Yves Coirault